

Toshiki Okada dans l'ombre de Fukushima

Un bel automne japonais a commencé, avec la découverte d'un auteur-metteur en scène, Kurô Tanino, qui a présenté *Avidya-L'Auberge del'obscurité*. Le spectacle n'a été joué que quelques jours, du 14 au 17 septembre, à la Maison de la culture du Japon, à Paris, mais il a rempli sa mission : donner envie de retrouver Kurô Tanino, qui a offert un voyage magnifique, fantasmagique et érotique, dans une auberge isolée du nord de l'archipel nippon où se retrouve une petite communauté improbable. Marie Collin, la directrice artistique du Festival d'automne, entend bien inviter à nouveau Kurô Tanino, un des représentants de la nouvelle scène japonaise, avec Yudai Kamisato – que l'on pourra découvrir, lui, aussi, du 5 au 9 octobre, avec *+51 Aviacon, San Borja*.

Ces deux nouveaux venus sont accompagnés, toujours dans le programme du Festival d'automne, par deux auteurs-metteurs en scène que l'on connaît bien en France : Oriza Hirata, figure tutélaire de l'avant-garde japonaise, avec *Gens de Séoul 1909* et *Gens de Séoul 1919*, un diptyque sur la guerre de Corée (du 8 au 14 novembre), et Toshiki Okada, dont on peut voir le très fin et délicat *Time's Journey Through a Room*, au T2G de Gennevilliers, jusqu'au 27 septembre. Là encore, comme avec Kurô Tanino, il s'agit d'un voyage. Mais c'est un voyage d'un tout autre genre, dans la pièce de l'appartement d'une ville, où se retrouvent un homme, une femme et un fantôme.

Dedans, les lumières sont elles aussi mouvantes, et le ciel porte un nom : Fukushima

Dehors, il y a le ciel, aux lumières mouvantes. Dedans, les lumières sont elles aussi mouvantes, et le ciel porte un nom : Fukushima. Quand a eu lieu la catastrophe nucléaire provoquée par le tsunami du 11 mars 2011, l'homme était avec sa femme d'alors. C'est peu dire qu'ils ont été ébranlés. Mais ils ont aussi pensé que la catastrophe pourrait s'accompagner d'une sorte de rédemption : les choses iraient mieux, après, il ne pouvait en être autrement, il le fallait, le Japon et ses habitants ne pourraient plus vivre comme si rien n'était arrivé, ils porteraient un autre regard sur eux, leur pays... Il n'en fut rien, et l'homme a perdu sa femme, morte d'une crise d'asthme quelque temps après la catastrophe.

C'est elle, le fantôme de *Time's Journey Through a Room*. Elle s'immisce, avec sa jupe plissée, ses chaussettes et sa jeune beauté tranquille dans l'appartement où l'homme vit maintenant avec une nouvelle compagne, jeune et belle aussi, élégamment vêtue de noir.

Voyage immobile

Quand le spectacle commence, la première vient dire qu'il faut fermer les yeux, que le voyage va bientôt commencer. Ce sera un voyage immobile, puisque tout est confiné dans l'espace d'une pièce. Mais tout bouge dans cette immobilité ultrasensible où les corps parlent autant que les mots. A les voir, ces corps sont on ne peut plus normaux, urbains à la mode japonaise d'aujourd'hui. Mais ils ont, par moments, de petits vacillements, de légers déséquilibres, ou des tressautements fugaces.

Le temps les a rattrapés, il se rappelle à eux, à leurs souvenirs, leurs espoirs, leur défaite ; il les enserre et rode, circulaire, dans leur présent au passé rattaché. Sur le plateau vibre un silence qu'on entend entre les paroles de peu de mots, et dans les interstices d'une relation à trois où la mort ne se dit pas, mais se glisse à l'intérieur de la pièce, diffuse et présente, lointaine et proche. C'est rare d'éprouver au théâtre une telle présence du temps et de la mort, et de ce qu'ils entraînent : douceur et douleur, entre hier et aujourd'hui. Demain sera un autre jour.

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/scenes/article/2016/09/23/toshiki-okada-dans-l-ombre-de-fukushima_5002248_1654999.html#AzEY9VqeTphIpV62.99

TOSHIKI OKADA, « TIME'S JOURNEY THROUGH A ROOM », KUNSTENFESTIVAL BRUXELLES

[infernolaredaction](#), 12 mai 2016

Bruxelles, envoyée spéciale.

Toshiki Okada/chelfitsch : *Time's Journey through a Room* / 6 – 12 mai 2016 / Beursschouwburg dans le cadre de Kunstfestivaldesarts, Bruxelles.

« Fermez les yeux ». L'injonction est formulée avec retenue et douceur par une interprète en bord de plateau. Il y va d'une manière de faire s'imprimer dans la mémoire rétinienne, à l'instar d'un instantané, les moindres détails de cette scénographie minimaliste imaginée par l'artiste Tsuyoshi Hisakado, qui campe un espace intérieur tout en multipliant les éléments incongrus, inquiétants, simples et plastiques. Car outre cette table de salon, avec des chaises, un verre et deux fleurs oranges, sont disséminés sur la scène un écran et un rideau tout en transparences, une étrange petite fontaine, comme celles qui répandent le son berçant de l'eau en circuit fermé, deux ventilateurs, dont l'un est posé à l'horizontale à même le sol. Un son sourd sature cette atmosphère raréfiée, comme si Tsuyoshi Hisakado, en charge également la création sonore, nous donnait à entendre le bruit de l'air entre les pales du ventilateur qui se sont mises à tourner, enclenchant des courants invisibles. Il y va aussi d'une manière de convoquer les autres sens, d'activer l'imaginaire, de se projeter dans cet espace, de se l'approprier de manière intime, de le laisser enfin s'inscrire en nous.

Kunstfestivaldesarts accompagne de manière fidèle Toshiki Okada, dont les pièces sont montrées régulièrement à Bruxelles depuis *Five Days in March* en 2007. Quant au public parisien, il a pu également se familiariser avec le travail du metteur en scène japonais grâce aux programmations du Festival d'Automne. L'onde de choc du terrible tremblement de terre de 2011, suivi du tsunami et de l'accident nucléaire de Fukushima, s'est bien évidemment répercutée dans l'œuvre d'Okada. Si *Current Location* (2012) et *Ground and Floor* (2013) cherchaient dans un registre plutôt allégorique les moyens de transmettre ce sentiment de tension et d'isolement de la société japonaise post-cataclysme, *Time's Journey through a Room* entame un glissement vers une exploration d'autres formes de fiction, marquée par l'observation extrêmement méticuleuse des conflits mentaux et des émotions arbitraires précédant l'aliénation sociale des individus. Une intensité contenue respire à travers les moindres gestes du quotidien.

A l'invitation de la même interprète, nous avons ouvert les yeux. Le temps de pose, d'imprégnation sensible, a été finalement assez court. Assez pour que nous puissions désormais accepter le trouble qui s'installe, assez pour que nous puissions saisir les tensions basses à l'œuvre sur le plateau. Un bulbe électrique crépite, s'affole, hésite à s'allumer. Le visage de cette autre femme est resplendissant d'amour, radieux quand elle parle de bonheur, tout en retraçant le fil des événements anodins qui ont précédé la catastrophe. Ses mains se crispent pourtant étrangement, ses doigts glissent sur le bord de la table, qui semble devenir coupant. L'homme qu'elle enveloppe de son attention rayonnante est assis, dos au public, spectateur en quelque sorte. Ses pieds remuent de manière inexplicable, ne touchent plus le sol, comme emportés dans une tourmente dont le contraste est saisissant avec l'immobilité qui le cloue à sa chaise. Toshiki Okada cultive cette chorégraphie bien particulière, faite de petits gestes refoulés, irrptions incongrues et furtives, saisissements délicats et obsédants, dans les craquelures d'un réel à la normalité insensée. Une terrible charge d'affects est charriée par ces micro-événements qui mènent ailleurs ce récit qui s'enlise et patine sous nos yeux, nous entraînant dans une sorte d'état second proche de l'hypnose, où la plus infime tension sur le plateau nous arrive de manière étrangement tactile. « Tu te souviens ? » La question revient, lancinante, elle rythme ce monologue – les voisins rassemblés sur le parking en bas de l'immeuble, les multiples répliques, le sentiment de clarté, la vie qui bascule... Le metteur en scène avoue cet espoir d'un changement vers le mieux qu'il partageait avec tant d'autres après la catastrophe nucléaire. Ces bruits qu'on n'entend pas, que l'actrice évoque, s'insistent dans la salle. L'eau du verre barbotte. Des craquements sourds font sentir cette qualité autre d'un paysage qui semble être resté le même.

Au bord du plateau, la première interprète qui nous avait conviés au départ à fermer les yeux, se tient dans une sorte de flottement figé. Elle s'accroche, les doigts crispés dans un état intermédiaire. *Time's Journey through a Room* avance dans un double registre, tiraillé entre le passé et le futur, entre le souvenir doux et douloureux et l'anticipation d'un apaisement hasardé, incertain. L'attente brouille les pistes, multiplie les possibles et nous sommes presque déçus par la résolution un peu trop explicite de cette situation qui avait si finement su entretenir la porosité des sens. Le fantôme de cette bien-aimée, morte dans son sommeil quatre jours après l'accident de Fukushima, acquiert tout au long de la pièce le même niveau de présence que les vivants. Et encore Toshiki Okada de confier : « Nous qui continuons à vivre... nous sommes tourmentés ; nous aimerions échapper, nous enfuir d'ici. Nous tentons constamment d'oublier. »

Smaranda Olcèse

De la positivité du désastre

À propos de « Time's journey through a room » de Toshiki Okada au Kunstenfestivaldesarts

Si, en six années, le metteur en scène japonais n'a certainement pas changé d'épaule son fusil esthétique, impossible néanmoins d'affirmer pareil propos en sortant de « Time's journey through a room », présenté cette semaine au Beurschouwburg dans le cadre du festival. Six ans après m'avoir laissé de marbre, Okada m'a profondément ému.

La raison en est simple : les résonances entre la réalité nipponne évoquée sur scène et la réalité bruxelloise (voire plus largement occidentale) de l'audience sont multiples, denses et troublantes. Par le prisme du double trauma vécu par un homme (le tsunami de 2011, suivi par la mort de sa compagne d'une crise d'asthme quatre jours plus tard), Okada explore avec précision le champ de la positivité du désastre. Il ne s'agit pas ici de décliner le sempiternel couplet sur la résilience mais bien de décortiquer le moment où la perception bascule et où, via la catastrophe (collective et intime), on entrevoit un autre soi-même et une autre possibilité de lien à l'Autre.

Éloge du regard renouvelé

Lorsque la terre japonaise tremble, les voisins se rassemblent sur le parking de leur immeuble et s'adressent la parole comme ils ne l'avaient jamais fait. La terreur rapproche les êtres. D'une terreur l'autre, des dizaines de milliers de kilomètres et quelques années plus tard, le parallèle contingent avec le climat post-attentat qui a régné ces derniers mois à Paris et qui règne encore à Bruxelles s'opère, glaçant, et attise notre curiosité. Qu'avons-nous à gagner d'avoir été blessés ? Comment reconsidérer nos réalités intimes et collectives lorsque la conscience de la possibilité du pire ne nous quitte plus ? Cela ne va pas sans difficulté et c'est une exploration complexe des ressorts de la perception de soi qui fonde ce qui peut apparaître comme un éloge du renouvellement du regard porté sur le réel.

Autre rapprochement involontaire, esthétique cette fois : impossible de ne pas penser à la Duras d'Hiroshima. Même prisme intime post-catastrophe (on ne quitte pas l'appartement), même rythmicité presque hypnotique de la parole (c'est un ressac langagier qui se déploie ici). Le dispositif narratif est brillant dans sa simplicité : Okada place en coprésence deux couples dans la même pièce – celui que formait le personnage masculin avec sa compagne décédée et celui que le même homme projette de former avec une nouvelle petite amie désormais. L'action a lieu en 2012, au moment où la nouvelle amie est introduite dans l'appartement que la morte hante depuis un an, évoquant sans cesse les quatre jours de bonheur particulier passés ensemble entre le tsunami et sa mort. Deux temporalités distinctes se déploient simultanément. Le passé évoqué par la morte (dont on ne comprend que tard qu'il s'agit d'une défunte) et le présent de la nouvelle rencontre avancent de front, enveloppés l'un et l'autre dans un même écrin de perception où sons, lumières, vents, éléments, objets, ne cessent d'affirmer leur autonomie, leur permanence, leur indifférence aux atermoiements humains si vifs soient-ils.

Du théâtre et du grand, indubitablement.

Antoine Laubin, metteur en scène, co-directeur de publication d'Alternatives théâtrales, 13 mai 2016

La saveur du zen

Fidèle à lui-même, tel se présente une nouvelle fois le Japonais Okada et sa compagnie, "chelfitsch", habitués du "Kunsten". Toujours cette extrême économie dans la gestuelle pour l'interprétation ; la même précision dans tous les détails, choisis avec soin, pour la scénographie et le tout se déroulant avec une lenteur savamment orchestrée. On retrouve la même intensité, la même concentration, et la même attention, aussi bien chez les acteurs que chez les spectateurs, comme envoûtés, hypnotisés...

On pourrait traduire *"Time's Journey Through a Room"* par *"Le temps d'une journée"*, ou celui *"d'un voyage, en chambre"* ou *"autour de ma chambre"**.

Quasi en permanence sur scène, trois personnages, mais non pas le trio amoureux classique : amant, femme et maîtresse. Lui est peu actif et bavard, Honaka est sa femme défunte, Alissa est la nouvelle venue dans la vie de l'homme et aussi la narratrice de cette histoire intime. On s'en souvient, tradition héritée aussi du Nô, les êtres de chair et de sang côtoient avec naturel les êtres désincarnés.

Ils nous font faire un petit voyage dans le temps, suite à l'invitation *"fermez les yeux"* d'Alissa, pour opérer une transition entre notre 2016 et 2012. On se retrouve les yeux bien ouverts sur un appartement sobre mais réaliste où le moindre objet a requis une place bien particulière et participe à la chorégraphie générale: un langage des corps aussi important que celui des mots, sinon davantage, le texte étant le plus souvent familier, évoquant la banalité du quotidien. L'un et l'autre se trouvent du reste en léger décalage parfois...

L'environnement sonore de Tsuyoshi Hisakado est aussi essentiel que sa scénographie, il est composé en partie de sons aléatoires, émanant des objets ou non. Un oeil européen qualifierait le décor de "minimaliste" alors qu'il est le résultat d'une minutieuse recherche d'équilibre et non d'une simplification : au fond, la grande fenêtre est garnie de voiles frémissant à certains moments ; d'autres objets s'allumeront ou émettront des sons, des grésillements sporadiques; deux fleurs dans un vase ne sont pas là par hasard à côté du verre d'eau intact sur cette table banale...

Ce lieu est à la fois le portrait d'un logement ordinaire et un espace moins défini, sans porte qui contrebalancerait cette large fenêtre et c'est peu à peu qu'Alissa semble admise dans l'environnement de ce veuf, qui ne semble pas animé d'une grande passion à son égard et où tout est resté inchangé depuis le décès de sa femme...

De même que les Européens peuvent revivre régulièrement le traumatisme de deux guerres sur leur sol, les Japonais restent marqués en profondeur par un autre, le grand séisme de 2011, à Fukushima. Des questionnements surgiront, encore et encore, certains touchant à l'universel; ils sont toujours bien présents chez Toshiki Okada.

Une fois encore, après l'effroi, la tristesse, il y a cet état de sidération de l'ensemble de la société japonaise, comme si jamais ne s'effacera la trace, le souvenir, de la catastrophe sauf qu'ici, étonnamment, l'un des personnages, Honaka, fantôme bienveillant, parle de renouveau !

Curieusement, il y eut une sorte de moment euphorique après la catastrophe; c'était une Crise, mais qui contenait le rêve d'un avenir neuf, *"la promesse que l'ordre social problématique pourrait changer"*. C'est ce que décrit fort bien Honaka quand elle rappelle à son époux tous les détails de l'avant et après leur vie à deux dans le lieu commun qu'elle continue à habiter tant qu'il ne l'aura pas vraiment oubliée...

Si le thème de fond, récurrent, s'avère moins négatif, la forme fait encore penser à ce fameux théâtre traditionnel (14ème siècle !) qu'est *le Nô*, influencé par *le Zen*, et qui, on le sait, se construit sur la parfaite maîtrise du corps, surtout de l'énergie vitale qui le parcourt mais complètement revu par l'oeil contemporain de Toshiki Okada, dramaturge et metteur en scène, unique et universel à la fois.

Par [Suzane VANINA](#), publié le 16 mai 2016

Amour et mort réunis par Toshiki Okada

24 septembre 2016 /par [Christophe Candoni](#)

Dans sa dernière création, *Time's Journey through a room*, donnée au T2G dans le cadre du Festival d'Automne, Toshiki Okada conjugue le passé avec le présent, et fait cohabiter vivants et morts avec une délicatesse infinie. Beau et troublant.

C'était en 2011. L'accident nucléaire majeur de Fukushima provoquait un séisme aux conséquences désastreuses sur l'environnement et la santé mondiale. Le metteur en scène japonais prend pour point de départ cette situation tragique pour dépeindre une fracture évidente dans l'histoire de son pays exhorté au changement. Il signe **une fable tout à fait intimiste qui traite des questions du deuil et de l'espoir**. Un jeune homme, dont la femme est décédée d'une crise d'asthme quelques jours après la catastrophe et dont le souvenir le hante indéfiniment alors que la vie doit continuer, s'apprête à recevoir dans son petit studio en ville celle qui deviendra sa future nouvelle petite amie. Autour d'une petite table en bois où sont disposées dans un simple pot en verre deux petites fleurs de la couleur du soleil, le fantôme de l'ancienne épouse, longue silhouette souple et menue, corps vêtu de noir et visage blafard, rencontre la demoiselle discrètement, tendrement éprise.

Ce qui pourrait relever de la noirceur et du pathos est raconté sans excès de dramatisme avec **une subtile et éloquente retenue introspective**. Riche en silence, économe en gestes et en déplacements, empreinte de l'apparente banalité du quotidien et écrite comme la partition d'une sonate triste et légère, la pièce voit évoluer l'étrange trio d'une douceur désarmante face à la douleur et habité d'une force tranquille pour affronter le futur. Les corps, les mots, la langue, le son, tout participe à faire naître **un climat dense et fragile** où le souvenir intensément prégnant doit finir par laisser place à l'avenir – tout comme l'obscurité laisse pénétrer de petites et radieuses étincelles de lumière au rythme lent d'un pouls variable.

Inextricablement liés, le temps d'avant et le temps d'après réunis dans un même espace temporel fonctionne comme **un appel à la douceur, à la beauté, à la consolation, à la rédemption**.